

choses où ils ne peuvent pas prendre pied. Toutefois, dans cette difficulté, mon opinion est qu'il faut toujours les acheminer aux choses les meilleures et les plus profitables et qu'on doit peu s'attacher à ces prévisions et pronostics superficiels que nous faisons d'après leurs façons de se comporter dans leur enfance. Platon lui-même, dans sa *République*¹, me semble leur donner beaucoup d'importance.

Madame, c'est un grand ornement que la science et un outil d'un merveilleux secours, notamment pour les personnes que le destin a placées à un rang aussi haut que le vôtre. À la vérité elle n'est pas faite pour être utilisée par des mains viles et basses. Elle est bien plus fière de prêter ses moyens pour conduire une guerre, pour commander un peuple, pour se ménager l'amitié d'un prince ou d'une nation étrangère que pour établir un argument dialectique ou plaider un appel, ou ordonner une masse de pilules.

Ainsi, Madame, parce que je crois que vous n'oublierez pas cet élément dans l'éducation de vos enfants, vous qui en avez savouré la douceur et qui êtes d'une famille lettrée (car nous avons encore les écrits de ces anciens comtes de Foix d'où monsieur le Comte, votre mari, et vous-même descendez ; et François, monsieur de Candale, votre oncle, en fait naître tous les jours d'autres², qui étendront sur plusieurs siècles la connaissance que l'on aura de cette qualité de votre famille), je veux vous dire là-dessus une seule idée personnelle, opposée à l'usage commun : c'est la seule contribution que je puis apporter à votre service en cela.

La charge du précepteur que vous donnerez à votre enfant, du choix duquel dépend toute la réussite de son éducation, a plusieurs autres grandes tâches, mais je n'y touche point parce que je ne sais rien y apporter qui vaille ; et pour l'article sur lequel je me mêle de lui donner un avis, il me croira autant qu'il y verra une apparence [de raison]. Pour un enfant de maison [noble] qui recherche l'étude des lettres, non pour le gain (car un but aussi vil³ est indigne de la grâce et de la faveur des Muses ; d'autre part il concerne les autres et dépend d'eux), ni autant pour les avantages extérieurs que pour les siens propres et pour qu'il s'en enrichisse et s'en pare au-dedans, [moi], ayant plutôt envie de faire de lui un homme habile⁴ qu'un homme savant, je vou-

1. *République*, III et IV.

2. Une branche des comtes de Foix, issus de la maison de Grailly, avait reçu du roi d'Angleterre le comté de Candale. François de Foix-Candale (1515-1594) ici nommé avait publié en 1579 à Bordeaux une traduction d'Hermès Trismégiste, enrichie d'un commentaire, *Le Pimandre*.

3. Montaigne écrit même : « une fin si abjecte ».

4. Qui a du jugement, de l'esprit, de la capacité (P. Villey).

drais aussi qu'on fût soucieux de lui choisir un guide qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine¹ et qu'on exigeât chez celui-ci les deux qualités, mais plus la valeur morale et l'intelligence que la science, et [je souhaiterais] qu'il se comportât dans [l'exercice de] sa charge d'une manière nouvelle.

On ne cesse de crier à nos oreilles [d'enfants], comme si l'on versait dans un entonnoir, et notre rôle, ce n'est que de redire ce qu'on nous a dit. Je voudrais que le précepteur corrigeât ce point [de la méthode usuelle] et que, d'entrée, selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commençât à la mettre sur la piste², en lui faisant goûter les choses, les choisir et les discerner d'elle-même, en lui ouvrant quelquefois le chemin, quelquefois en le lui faisant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. Socrate et, depuis, Arcésilas³ faisaient d'abord parler leurs disciples, et puis ils leur parlaient. « *Obest plerumque iis qui discere volunt auctoritas eorum qui docent*⁴. » [L'autorité de ceux qui enseignent nuit la plupart du temps à ceux qui veulent apprendre.]

Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui pour juger de son allure, juger aussi jusqu'à quel point il doit se rabaisser pour s'adapter à sa force. Faute [d'apprécier] ce rapport, nous gâtons tout : savoir le discerner, puis y conformer sa conduite avec une juste mesure, c'est l'une des tâches les plus ardues que je connaisse ; savoir descendre au niveau des allures puériles du disciple et les guider est l'effet d'une âme élevée et bien forte. Je marche de manière plus sûre et plus ferme en montant qu'en descendant.

[Quant aux maîtres] qui, comme le comporte notre usage, entreprennent, avec une même façon d'enseigner et une pareille sorte de conduite, de diriger beaucoup d'esprits de tailles et formes si différentes, il n'est pas extraordinaire si, dans tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent à peine deux ou trois qui récoltent quelque véritable profit de leur enseignement.

Qu'il ne demande pas seulement [à son élève] de lui répéter les mots de la leçon⁵ [qu'il lui a faite], mais de lui dire leur sens et leur sub-

1. P. Villey dit que l'expression n'est pas neuve, qu'elle se trouve antérieurement chez plusieurs auteurs du XVI^e siècle : I. Gentillet, Henri Estienne, Vinet, du Fail.

2. Le texte est : sur la montre ; P. Villey explique : « sur la piste (où le maquignon montre les chevaux à vendre), pour faire voir ce qu'ils valent ».

3. Philosophe grec (316-229 av. J.-C.) ; cf. Cicéron, *De finibus*, II, 1.

4. Cicéron, *De natura deorum*, I, 5.

5. « Qu'il ne lui demande pas seulement compte des mots » dit le texte.

stance, et qu'il juge du profit qu'il en aura fait, non par le témoignage de sa mémoire, mais par celui de sa vie¹. Ce que [l'élève] viendra apprendre, qu'il le lui fasse mettre en cent formes et adaptées à autant de sujets différents pour voir s'il l'a dès lors bien compris et bien fait sien, en réglant l'allure de sa progression d'après les conseils pédagogiques de Platon². Regorger la nourriture comme on l'a avalée est une preuve qu'elle est restée crue et non assimilée. L'estomac n'a pas fait son œuvre s'il n'a pas fait changer la façon [d'être] et la forme de ce qu'on lui avait donné à digérer.

Notre âme ne se met en mouvement que par confiance, liée et astreinte au bon plaisir des pensées des autres, serve et captive sous l'autorité de leur enseignement. On nous a tellement assujettis aux longes que nous n'avons plus de libres allures. Notre vigueur et notre liberté sont éteintes. « *Nunquam tutelae suae fiunt*³. » [Ils sont toujours en tutelle.] Je vis en privé, à Pise, un honnête homme, mais [qui est] si aristotélicien que le plus général de ses dogmes⁴ est que la pierre de touche et la règle de toutes les pensées solides et de toute vérité, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote, que, hors de là, il n'y a que chimères et inanité, que [ce philosophe] a tout vu et tout dit. Cette opinion [affichée], parce qu'elle avait été trop largement et injustement interprétée, le mit autrefois en grand danger devant l'Inquisition et l'y maintint longtemps⁵.

Que [le précepteur] fasse tout passer par le [filtre d']étamine, qu'il ne loge rien dans la tête [de son élève] par pure autorité et en abusant de sa confiance ; que les principes d'Aristote ne soient pas pour lui des principes, pas plus que ceux des Stoïciens et des Épicuriens. Qu'on lui expose cette diversité de jugements : il choisira s'il peut ; sinon il demeurera, entre eux, dans le doute. Il n'y a que les sots qui soient sûrs et déterminés⁶.

*Che non men che saper dubbiar m'aggrada*⁷.

[Car, non moins que savoir, douter m'est agréable.]

1. C'est-à-dire : de sa conduite, de son jugement.

2. Le texte est : « prenant l'instruction de son progrès des paedagogismes de Platon » ; cela semble signifier littéralement : puisant dans les préceptes pédagogiques de Platon la régulation de sa progression.

3. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XXXIII.

4. De ses croyances.

5. Le *Journal de voyage* donne le nom de cet aristotélicien : c'est Girolamo Borro, d'Arezzo, professeur de philosophie à l'université de Rome. Après son incarcération par l'Inquisition, il dut quitter sa chaire (en 1586). Ce passage des *Essais* appartient à l'édition de 1588.

6. « Résolus », dit le texte, c'est-à-dire : dont les opinions soient fermement arrêtées.

7. Dante, *Enfer*, IX, 93 (citation prise dans Stefano Guazzo, *La Civil Conversation*, 1581).

Car¹ s'il adopte les idées de Xénophon et de Platon par son propre jugement, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Celui qui suit [simplement] un autre, ne suit rien. Il ne trouve rien, et même il ne cherche rien. « *Non sumus sub rege ; sibi quisque se vindicet*². » [Nous ne sommes pas sous un roi ; que chacun dispose de lui-même.] Qu'il sache qu'il sait, au moins. Il faut qu'il s'imbibe³ de leurs façons de sentir et penser⁴, non qu'il apprenne leurs préceptes ; et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il sache se les approprier. La vérité et la raison sont communes à chacun et n'appartiennent pas plus à celui qui les a dites la première fois qu'à celui qui les dit après. Ce n'est pas plus selon Platon que selon moi puisque lui et moi le comprenons et le voyons de la même façon. Les abeilles « pillotent » de-çà de-là les fleurs⁵, mais, après, elles en font le miel qui est entièrement leur ; ce n'est plus du thym ni de la marjolaine : de même les emprunts faits à autrui, il les transformera et fondra ensemble pour en faire un ouvrage entièrement sien, à savoir son jugement. Son éducation, son travail et son étude ne visent qu'à former [ce jugement].

Qu'il cache⁶ tout ce par quoi il a été secouru et ne montre que ce qu'il en a fait. Les pilliers, les emprunteurs mettent en parade leurs bâtiments⁷, leurs achats, mais non ce qu'ils tirent d'autrui. Vous ne voyez pas « les épices »⁸ d'un homme de parlement, vous voyez les alliances et les honneurs⁹ qu'il a gagnés pour ses enfants. Nul ne publie les comptes de ce qu'il reçoit ; chacun fait voir son acquêt.

Le gain de notre étude, c'est qu'on soit devenu, grâce à elle, meilleur et plus sage.

C'est l'intelligence, disait Épicharme¹⁰, qui voit et qui entend, c'est l'intelligence qui met tout à profit, qui arrange tout, qui agit, qui domine et

1. La citation de Dante et la phrase qui l'introduit ont coupé un peu l'enchaînement des idées.

2. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XXXIII.

3. Même image *ibid.*, LXXXIV.

4. Le mot du texte est « humeurs », c'est-à-dire : leur caractère propre, leur manière de penser, etc.

5. Même image chez Sénèque (*ibid.*), chez Plutarque, Horace, etc.

6. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XII.

7. Ce qu'ils bâtissent. De même pour certains bâtisseurs de livres, assurément.

8. « Le mot d'*espices* par nos anciens étoit pris pour confitures et dragées » (E. Pasquier, cité par P. Villey). Anciennement, celui qui avait gagné son procès faisait présent au juge de quelques sucreries..., qui dans la suite ont été converties en argent.

9. Honneurs a probablement ici le sens de « charges, magistratures » ; peut-être Montaigne pense-t-il à l'accession de certains magistrats à la noblesse héréditaire.

10. Poète comique grec qui, né à Cos vers 550 av. J.-C., vécut à Syracuse où il mourut vers 450 av. J.-C. Montaigne le connaît par Plutarque : *De la fortune ou vertu d'Alexandre* (trad. Amyot).